

Elle fit choix d'une jupe de soie, d'un gris perle très-pâle, à rayures blanches et violettes; elle mit un corsage de mousseline blanche, ruché et bouillonné, dont la demi-transparence laissait deviner les rondeurs satinées de ses épaules et de ses beaux bras. Elle disposa son admirable chevelure blonde avec un soin inaccoutumé, et leurs longues boucles encadrèrent délicieusement l'ovale de son doux visage auquel les émotions qu'elle éprouvait depuis le matin donnaient une coloration inaccoutumée.

Ceci fait, elle se regarda de la tête aux pieds dans une grande glace et il lui fut impossible de ne pas s'avouer à elle-même qu'elle était merveilleusement belle et jolie.

Assurément Périne ne pouvait passer pour flatteuse et nous la savons incapable d'articuler un seul mot qui ne fût l'expression exacte de sa pensée.

Elle s'écria naïvement, involontairement en quelque sorte, ne faisant que répéter tout haut ce qu'elle se disait tout bas :

— On ne donnerait pas vingt ans à madame la comtesse !

— Bien vrai ? demanda Léonie en se tournant vers elle et en lui souriant.

— Madame la comtesse a des yeux pour interroger son miroir, il doit lui répondre que je suis franche. Un miroir n'est jamais menteur.

— Sans doute, et cependant combien de femmes l'interrogent et ne savent pas, ou plutôt ne veulent pas comprendre sa réponse. Enfin, je me plais à croire le mien, car il me dit comme vous que je suis toujours jeune.

Puis, après un instant de silence, Mme de Kéroural reprit :

— Je n'ai jamais été, grâce à Dieu, bien coquette; je le suis aujourd'hui moins que jamais, et cependant je me sens heureuse, je l'avoue, à la pensée que je puis paraître belle encore : il est si triste de vieillir. Et elle ajouta tout bas : Quand on aime et quand on est aimé.

Périne s'était approchée de la fenêtre et regardait Marthe et Georgette qui se bombardaient joyeusement avec des fleurs dont elles venaient de remplir leurs petits tabliers.

Si madame la comtesse n'a plus besoin de moi, dit-elle, je vais aller rejoindre les enfants.

— Tout à l'heure, répliqua Léonie, rien ne presse; les enfants peuvent à merveille se passer de vous; vous les rejoindrez dans quelques minutes.

Evidemment la jeune femme avait une communication à faire à sa femme de confiance; évidemment aussi cette communication était embarrassante et Mme de Kéroural ne savait comment s'y prendre pour l'aborder.

— Périne, murmura-t-elle enfin non sans une hésitation manifeste, avant une heure M. le baron de Strény arrivera au château....

La comtesse s'interrompit et Périne eut le temps de répondre :

— Tout est prêt pour le recevoir.

— Le baron de Strény est mon cousin, mon unique parent, reprit Léonie; il m'est absolument dévoué, je puis le dire avec conviction, car il me prouve son dévouement mieux que par des paroles. Vous voyez qu'il n'hésite pas à quitter Paris où il est recherché, fêté, où il mène l'existence la plus animée et la plus brillante, pour venir visiter une pauvre recluse comme moi dans la solitude de ce château perdu.

— Je ne vois pas qu'il y ait un bien grand mérite à profiter

de la gracieuse hospitalité de madame la comtesse, dans ce pays qui est magnifique, interrompit Périne.

— Vous vous trompez, ma chère enfant, répliqua vivement la comtesse, ou plutôt vous parlez d'une chose qu'il vous est impossible d'apprécier. Il y a du mérite, croyez-le bien, il y en a beaucoup, lorsqu'on est un homme du monde comme mon cousin, à abandonner le théâtre de ses succès et à rompre avec toutes ses habitudes pour se plier aux miennes qui doivent lui paraître bien monotones et bien incolores. Je suis profondément reconnaissante d'un tel sacrifice et je veux que M. de Strény soit accueilli par tout le monde ici comme un hôte dont la présence est chère et précieuse. Mon désir et mon ordre sont que ceux qui m'entourent considèrent mon cousin comme étant le maître au château autant que moi-même. Faites donc en sorte de lui plaire, ma bonne Périne, car je serais au désespoir, s'il allait ne point partager l'affection que vous m'inspirez.

— Madame la comtesse peut être tranquille, répondit la femme de Jean Rosier, mon mari et moi nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour conquérir les bonnes grâces du parent de madame.

— Et vous y parviendrez facilement, je n'en doute pas, poursuivie Léonie. Gontran saura vous apprécier; il est si intelligent et il est si bon.

Après un silence de quelques secondes, la jeune veuve, toute rougissante et baissant les yeux, murmura :

— Vous comprendrez quelle importance j'attache à la recommandation que je viens de vous faire quand je vous aurai dit que si je me décide un jour à donner un second père à ma bien-aimée Marthe, et à quitter le nom de comtesse de Kéroural, ce sera pour prendre celui de baronne de Strény.

Ces paroles portèrent la lumière dans l'esprit de Périne. Elle s'expliqua aussitôt le trouble et l'émotion de sa maîtresse; elle ne s'étonna plus des soins minutieux auxquels elle se livrait depuis le matin pour préparer à M. de Strény un appartement digne de lui; elle comprit enfin que Léonie aimait son cousin, et comme la comtesse était à ses yeux un de ces êtres parfaits qui ne peuvent faillir et de qui tout est bien, elle ne songea même point à s'étonner de cet amour venu si vite après le veuvage.

— En vous parlant d'un projet d'union qui se réalisera peut-être plus tard, ajouta vivement Mme de Kéroural, je viens de vous donner une grande preuve de confiance; il est inutile, n'est-ce pas, de vous recommander le secret le plus absolu ?

— Ah ! s'écria Périne, j'espère que Mme la comtesse ne me fait point l'injure de douter de ma discrétion ?

— Non, certes, car, si j'en doutais, j'aurais gardé le silence.

Ces mots terminèrent l'entretien; Périne rejoignit les enfants; Léonie quitta son appartement et gagna le parc après avoir ordonné à deux domestiques d'aller attendre auprès de la grille le passage de la malle-poste, afin de transporter au château les bagages du baron de Strény.

Quelques minutes avant quatre heures, les grelots d'un attelage lancé au galop, les claquements du fouet d'un postillon et la fanfare classique de la petite trompette d'un conducteur, se firent entendre sur la grande route, puis la rapide voiture de l'administration des postes apparut dans un tourbillon de poussière et s'arrêta devant la grille.